

CARINE & NICOLAS POIRIER

PARENTHÈSE NOMADE

1 AN DE VOYAGE EN FAMILLE



CARINE & NICOLAS POIRIER

Parenthèse nomade

RÉCIT DE VOYAGE

EXTRAIT

© Carine Poirier, 2019. Tous droits réservés

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

Un brin de folie

— Tu sais que si on vend la maison, on peut le faire ?

— Chiche !

C'est ainsi que débute l'aventure dès les premiers jours, les premières heures de l'année 2017.

Le temps a passé... Impossible de me rappeler si ce brin de folie a traversé notre esprit au petit-déjeuner du 1^{er}, du 2 ou du 3 janvier. Mais ce dont je me souviens fort bien, c'est que nous avons été immédiatement d'accord et sans avoir besoin d'en dire davantage, lui en train de faire la vaisselle, moi pensive adossée au plan de travail. C'était un matin ordinaire dans une vie ordinaire.

Voilà donc que nous étions prêts tous les deux à nous séparer de notre nid qui avait fini par devenir douillet après dix années de dur labeur, de

travail acharné, de murs cassés, de tonnes de béton brassées, de dizaines de plaques de plâtre collées, de centaines de mètres de joints poncés, d'heures interminables à genoux pour carreler, parqueter, puis debout pour peindre, tapisser, pour transformer cette vieille bicoque achetée *pas trop* chère en un espace habitable pour une famille de quatre personnes, par des gens pas du tout du métier. Sans métier du tout d'ailleurs, nous sommes lui et moi fonctionnaires.

Nous aimons les challenges, sûrement.

Nous avons besoin de grands projets pour nous sentir bien, pour vivre, pour être libre, certainement.

Est-ce normal d'avoir ainsi toujours des idées folles, qui semblent inaccessibles de prime abord, Docteur ? Peut-être faudra-t-il un jour faire une vraie psychanalyse si l'introspection provoquée par l'écriture de ce livre ne suffit pas à nous guérir, à me guérir.

En attendant, ce petit brin de folie qui nous caractérise nous aide à aller de l'avant, à toujours vouloir trouver un moyen de réaliser nos rêves. Parce que oui, les rêves sont faits pour être réalisés, ils nous élèvent, nous transforment et nous enrichissent. Je n'ai jamais supporté, lorsque j'étais petite fille, qu'on me rétorque : « oui ma chérie, pourquoi pas ? Mais ce sera difficile... dans la vie,

on ne peut pas tout avoir... mais ça, tu ne pourras pas parce que... » et patati, et patata... Tous ces *mais* me mettaient dans une colère noire. Puisque je le voulais, pourquoi n'était-ce point possible ? D'autant plus que j'étais également élevée au son de l'adage *Quand on veut, on peut !* En grandissant, je crois que j'ai surtout retenu cette dernière formule et je me rends compte que je ne devais pas être facile à vivre enfant, ni même peut-être aujourd'hui à quarante et un ans. Si je veux garder ma bonne humeur, je vais éviter de faire intervenir mon mari dès cette introduction, juste au cas où il aurait quelque chose à ajouter...

J'ai toujours eu beaucoup de rêves et d'idées dans de nombreux domaines, souvent sans rapport les uns avec les autres. Ils se bousculent dans ma tête et tentent de prendre place sur une liste d'attente plus ou moins organisée dans mon esprit ou, au fur et à mesure des années qui passent, inscrite noir sur blanc sur des feuilles volantes qui s'empilent, çà et là, sur mon bureau. Les barrières qui se dressent devant moi sont faites pour être tantôt escaladées, tantôt contournées, tantôt enfoncées. Oui, je ne suis pas toujours très conciliante mais j'y travaille ! Et lorsque l'obstacle paraît infranchissable, qu'il m'oblige à faire marche arrière, alors je fais en sorte de trouver un autre chemin. Certains diront que c'est de l'obstination, moi je préfère appeler

cela de la persévérance.

J'ai de la chance, Nicolas, l'amour qui partage ma vie depuis plus de vingt ans, est tout aussi tenace que moi mais, lui, il sait y mettre de la diplomatie. Tout un art, dont j'ignore totalement les ficelles... De plus, nous avons les mêmes rêves, les mêmes envies, des opinions souvent partagées, c'était bien lui qu'il me fallait.

Et comme un couple *aussi remarquable* ne peut être que géniteur d'enfants parfaits, nos deux fils Clément et Nathan – douze et huit ans en janvier 2017 – ont tout de suite adhéré à notre grand projet lorsque nous leur en avons parlé, à peine quelques jours plus tard. Il faut dire que cette idée saugrenue de partir un an pour un voyage lointain revenait très fréquemment dans les discussions des adultes depuis que nous avons acheté un camping-car en 2015. Tiens, ça aussi, c'était un rêve que nous avons cru inaccessible pendant près de quinze ans, jusqu'à ce que nous prenions vraiment la décision d'en acheter un et que nous trouvions notre occasion rare lors d'un salon où nous ne voulions pas aller... Le hasard fait bien les choses, à ce qu'on dit.

La décision. Au final, ce fut bien cela le plus difficile. Cette satanée décision qui a pris deux années pour mûrir. Les enfants grandissent. Si nous attendions trop, ce projet n'était plus

possible avec eux. L'aîné serait bientôt au lycée, et cela nous semblait difficile de faire un voyage au long cours sur cette période scolaire ; il nous restait donc deux ans, soit sur sa 4^e, soit sur sa 3^e. Ou alors, nous pouvions poursuivre notre petite vie tranquille en Gironde près de Bordeaux, à soigner les finitions de notre maison et à entretenir le jardin le week-end, et reporter nos ambitions à l'âge de la retraite. Non, ce n'était pas possible. Pas parce que nous nous sentions mal dans cette vie devenue de plus en plus confortable au fil des ans, mais parce que nous avions envie de cette grande expérience familiale, parce que c'était le moment.

Puis il a fallu passer à l'acte. Tout s'est enchaîné très vite. Puisque nous avons fait notre choix, nous avons ensuite trouvé des solutions pour parvenir à nos fins et partir à l'été 2017. Cela nous laissait un peu plus de six mois de préparation, un délai suffisant mais riche en rebondissements.

Quand Carine a des idées, et elle en a beaucoup, mon cœur a souvent tendance à s'emballer, de peur parfois, d'excitation souvent.

Pour la maison, par exemple, avec mes deux

mains gauches et mon expérience zéro en bricolage, j'ai eu des sueurs froides en voyant notre bicoque pour la première fois. Au final, aujourd'hui, je suis bien content que nous ayons fait ce choix, malgré les galères et les fatigues passagères qui ont rythmé cette rénovation. J'y ai gagné quelques courbatures, quelques coupures, quelques hématomes, mais surtout une inestimable expérience et un sentiment tenace que tout peut arriver quand on s'y met à fond.

Pour le projet *camping-car en famille au bout du monde*, j'étais cette fois-ci ultra-motivé dès le départ. Disons que mon enfance m'a plutôt donné le goût des voyages. Mes souvenirs de vacances me ramènent le plus souvent à un fourgon aménagé garé au milieu de nulle part, en plein désert marocain, au bord d'une crique bleu turquoise en Turquie, au pied des grands sommets alpins...

En fin de compte, je me voyais bien passer un long moment avec ceux qui comptent le plus pour moi dans ce véhicule vagabond qui a tant forgé ma jeunesse. Encore fallait-il trouver les moyens d'y parvenir.

Acheter le livre tout de suite :

- au [format papier](#)
- au [format numérique](#) (disponible en pdf, epub ou Kindle)

ou poursuivre ma lecture en passant à la page suivante 😊

La nuit porte conseil

*Quelque part en Amérique, mi-novembre
2017.*

Minuit s'affiche sur l'écran de mon téléphone portable. La nuit est calme. Nicolas et les enfants dorment à poings fermés. J'entends leur respiration profonde et régulière. Seuls quelques rais de lumière venus de l'extérieur s'infiltrent sous les rideaux et viennent troubler l'obscurité. Y avait-il donc un lampadaire sur ce parking ? Cela ne m'a pourtant pas gênée la nuit dernière. En attendant le sommeil, je me remémore les trois derniers mois. Le temps passe si vite, déjà quatre-vingt-huit jours sur les routes d'Amérique... et toujours des insomnies, de temps en temps.

Tout le monde dort, sauf moi.

J'écoute le silence, je guette le moindre bruit. Le ronronnement du trafic routier est inexistant

aujourd'hui. Nous n'avons pas toujours eu cette chance. Des bivouacs comme celui-ci ne sont pas monnaie courante à l'est des États-Unis. Depuis que nous avons quitté le Canada, nous nous heurtons sans cesse à des panneaux *No overnight parking*, stationnement interdit la nuit, ce qui nous oblige à reprendre la route afin de trouver un endroit tranquille pour nous arrêter. Il y a eu comme cela de nombreux kilomètres parcourus à la recherche de l'emplacement rêvé, calme, à l'abri des regards, dans une nature préservée, avec vue sur la campagne, la mer ou les montagnes et le coucher de soleil rougeoyant qui va avec... Mais il a vite fallu se rendre à l'évidence, ce genre de bivouac qui alimente l'imaginaire de l'aventurier est rare. La réalité de la vie nomade est tout autre. Le campement éphémère peut vite devenir cauchemardesque : aboiements incessants, chant du coq, piaaillement des oiseaux amoureux une heure avant l'aube, circulation, coups de klaxon, coincé entre deux bâtiments, terrain en pente, vue sur la poubelle... Bof, pas terrible.

Parfois, seuls restent les parcs de stationnement des supermarchés ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour nous accueillir. Nous avons ainsi passé quelques mauvaises nuits, le camping-car garé au milieu d'une allée, avec le va-et-vient des véhicules qui circulent à toute heure autour de nous, le bruit sourd et continu de l'engin de nettoyage accompagné de sa stridente

alarme sonore à chaque marche arrière, l'éclairage aveuglant des lampadaires aussi puissants que sur un stade de foot, le bourdonnement permanent de l'autoroute toute proche, le crissement des pneus qui s'arrêtent au feu rouge, le vrombissement des moteurs qui redémarrent au feu vert, le sifflement de la locomotive qui traverse la ville, la longue et lente pesanteur des wagons de marchandises voguant sur les rails. Certains voyageurs aiment ces points d'étape qui leur offrent la proximité des commerces et un espace sécurisé par des caméras de surveillance. Nous, nous les détestons et les fuyons autant que possible ! Mais, ce soir, rien de tel. Nous sommes seuls stationnés sur le parking public d'une aire de pique-nique au bord d'une lagune, avec tables, barbecues, toilettes, et même un robinet d'eau. Tout cela pour pas un sou, c'est le grand luxe pour les nomades que nous sommes devenus.

C'est la seconde fois en trois mois que nous dormons deux nuits consécutives au même endroit tant l'emplacement est idéal. Rester trop longtemps, c'est attirer l'attention des riverains et des habitués des lieux publics que nous investissons. C'est donc courir le risque que le shérif débarque pour nous chasser ou, au moins, nous demander des comptes. Alors nous arrivons souvent en fin d'après-midi et partons pas trop tard le lendemain matin. Nous ne sortons pas de matériel de camping à l'extérieur. Nous nous

faisons toujours les plus discrets possible – les enfants ont, bien entendu, l'interdiction de se disputer, un idéal jamais vraiment atteint ! Il y a des choses immuables, c'est ainsi. Nous ne sommes qu'une subreptice apparition vite oubliée pour les gens du coin. Mais ici, le représentant de la loi semble habiter tout près, car sa voiture est garée devant la maison adjacente à notre parking et, il n'est pas venu nous déloger. Nous pouvons donc dormir tranquilles.

Minuit et demie. Je ne dors toujours pas. Cela commence sérieusement à m'agacer. Nous sommes couchés depuis déjà trois bonnes heures et le sommeil ne semble pas vouloir me gagner. Notre rythme de vie se rapproche de celui du soleil. L'astre se couche tôt, vers dix-sept heures trente en ce mois de novembre au nord de la Floride, et se lève tôt. Enfin... notre réveil ne se fait pas aux aurores quand même ! À part pour Nicolas, qui attend sagement dans le lit, tous les matins, l'heure de battre le rappel en lisant quelques bons romans ou les dernières nouvelles sur le web. Les enfants, libérés des contraintes horaires de l'école, feraient bien des grasses matinées tous les jours. Mais c'est vers huit heures qu'ils acceptent de sortir du lit à la faveur d'un ventre criant famine. Quant à moi, je quitte difficilement les bras de Morphée vers sept heures, sept heures et demie, parfois même après les enfants. Donc plus que sept heures pour dormir,

je sais d'ores et déjà que le réveil sera rude.

Une heure sonne. Ici, pas de tintement de la cloche de l'église. C'est dommage, c'est pratique je trouve, cela évite d'avoir à allumer l'écran du téléphone portable qui éclaire de sa lumière vive toute la maisonnée, de douze mètres carrés. Je tourne et je vire dans le lit sans trouver de position qui m'entraîne dans une douce torpeur. Évidemment, dans ces moments-là, mon esprit se met à vagabonder et entre dans une activité intense incompatible avec la recherche du sommeil. Je croyais que les insomnies me quitteraient en entreprenant ce voyage. Apparemment, je n'ai pas encore trouvé le remède miracle.

Ces veilles forcées qui font partie de ma vie depuis quelques années, je les ai mises à profit depuis janvier pour préparer notre grand voyage. Bon, ce n'est pas à ces heures tardives que j'allais achever ma maison pour mieux la vendre ou téléphoner aux différentes administrations, assurances, banques... Alors mon ordinateur connecté à internet est devenu le meilleur compagnon de mes nuits. Il m'a permis de glaner une foule de renseignements sur la destination envisagée, comme sur les démarches administratives à accomplir dès l'instant où nous avons décidé de quitter la France pour plus de trois mois. La lumière bleue de l'écran réduisait

alors à néant tout espoir de m'endormir. Ainsi, je commençais la rédaction de tout un tas de listes : à faire, déjà fait mais en attente de réponse, à amener, à acheter... et inmanquablement chacune d'entre elles se rallongeait de deux ou trois lignes lorsque j'en rayais une. Au fur et à mesure du temps qui passait, je réalisais la dimension du travail à accomplir et de la coordination nécessaire pour être prêts à partir six mois plus tard. Le pari était audacieux et sûrement un peu fou, surtout au regard de nos proches. Mais des fous, qui ont fait cela avant nous, j'en ai trouvé tout un tas sur le web. Alors, soit le monde est peuplé d'un pourcentage non négligeable d'aliénés, soit finalement, ce n'est pas si dingue que ça d'avoir un projet de vie qui sorte de la norme imposée par notre société. J'ai envie de croire que cela revient simplement à faire bon usage de sa liberté.

Dès le début, nous avons réglé la question du financement. C'était même ce qui nous avait décidés à partir. Nous finissions juste quelques menus travaux dans notre logement et nous allions signer à la fin du mois de février. Mais les angoisses ont commencé à naître surtout chez notre petit dernier, Nathan. Avec toute cette agitation autour de lui, il a commencé à comprendre que vendre la maison impliquait de devoir vivre ailleurs au retour et, très certainement, de changer d'école. Pour notre fils très attaché à

ses racines, le changement devenait tout à coup très compliqué. Alors, deux mois après la décision prise de tout quitter, il a fallu se rendre à l'évidence, c'était mieux de trouver une solution pour garder la maison. En même temps, cela faciliterait le retour en France. On efface tout et on recommence ! Inutile le temps passé à apporter des embellissements à la maison, inutiles les multiples rencontres avec les agences, inutiles les rendez-vous avec les experts pour les diagnostics immobiliers. Il fallait trouver autre chose. Or, notre maison, pour laquelle il restait encore dix ans de crédit, était notre seul bien personnel. Nous en séparer était, a priori, le seul moyen que nous avions pour dégager assez d'argent afin d'arrêter de travailler un an, et partir au bout du monde. Bref, après de nombreuses recherches sur la toile, nous avons fini par faire appel à un courtier en ligne pour racheter notre crédit et obtenir une rallonge de trésorerie qui nous permettait de financer notre année sabbatique. Cela n'a été qu'une formalité. C'est ainsi qu'à la fin du mois d'avril, nous étions budgétairement prêts à partir, les fonds nécessaires réunis et la maison qui restait toujours la nôtre, tout cela en faisant des économies sur nos emprunts en cours, les taux d'intérêt ne cessant de baisser. Seul bémol, la vente de la maison aurait dégagé plus de liquidités pour le voyage que nous en laissait l'emprunt. Nous savions alors qu'il faudrait être très

raisonnables dans nos dépenses. Mais nous étions prêts à ce petit sacrifice pourvu que tous les membres de la famille partent sereinement pour cette grande expérience. Arriva ainsi rapidement le temps de passer véritablement à l'acte.

Attention, la suite est intense. Inspirez un bon coup ou vous allez suffoquer. Prêts ? Voici ce à quoi *se résument* les quatre derniers mois de préparatifs : prendre rendez-vous à la mairie pour les passeports, acheter des billets d'avion, faire les demandes d'autorisation de voyage en ligne pour le Canada, réserver un transport maritime pour le camping-car, trouver des assureurs, pour le véhicule, pour nous, souscrire les contrats, changer de banque pour éviter les frais bancaires à l'étranger, faire les démarches pour la scolarité des enfants, consulter pédiatre, dentiste, généraliste, constituer la trousse à pharmacie pour un an loin de France, faire des vaccinations complémentaires à l'hôpital, acheter insensiblement le matériel nécessaire à un voyage outre-Atlantique pour nous, et pour le camping-car, trouver le moyen de faire un blog pour garder facilement le contact avec la famille et les amis alors que nous n'y connaissons rien, commander sur les sites de parapharmacie en ligne les produits contre les moustiques, coudre des centaines de mètres linéaires de moustiquaires pour faire une deuxième barrière contre les nuisibles dans notre maison roulante, rencontrer des gens formidables

à qui nous avons décidé de prêter la maison, préparer le camping-car en vue de son expédition, le charger, le récurer, et endommager tout le circuit électrique en faisant des modifications de dernière minute la veille du départ pour le port d'Anvers, nous rendre compte que, malgré ce qu'il nous avait dit, notre assureur depuis plus de vingt ans refusait de continuer à couvrir notre bien parce que nous le prêtons, changer d'assureur quinze jours avant de partir, casser la porte vitrée de l'entrée six jours avant le grand départ par la projection d'un caillou en passant la tondeuse, faire jouer le contrat d'assurance en cours de résiliation, suspendre nos mutuelles, nettoyer à fond la maison et laisser de la place dans les placards pour ceux qui allaient prendre en charge notre petit nid douillet, dire au revoir aux proches, plusieurs fois, faire les bagages sans oublier le doudou qui ne peut y être mis que le matin du départ. Ouf... c'était enfin l'heure d'y aller.

Une heure trente. Mon impatience gagne. À force de tourner sur le matelas, je vais finir par réveiller mes trois hommes. Il faut dire que dans un camping-car, changer de position dans son lit revient à créer un roulis dont tout le monde profite. Toute la maison bouge. On s'y habitue mais lorsque l'un d'entre nous ne sait pas s'arrêter, cela finit par déranger. Nicolas se tourne à son tour, Nathan râle dans son sommeil et Clément

renifle. Les respirations sont moins régulières. Allongée sur le dos les yeux grands ouverts, je ne bouge plus, j'attends tétanisée que chacun retrouve un sommeil profond. Toujours la même lumière qui vient de l'extérieur, toujours le même silence.

Les souffles s'apaisent. Seul mon esprit est turbulent. Je n'en peux plus. Il faut que je me lève. Mais sortir de mon lit sans réveiller personne est une gageure, d'autant plus que je dois m'extirper de la capucine, cette petite alcôve située en dessus de la cabine de conduite, et gagner l'échelle qui me mènera au rez-de-chaussée. Seulement, l'unique issue de ma couche est largement bloquée par Nicolas, qui dort sur le côté, et dresse ainsi une barrière presque infranchissable entre l'habitacle du camion et moi.

Je réfléchis à la stratégie à adopter. Il va falloir que je mette à profit toute la souplesse acquise lors de mes séances hebdomadaires de tai-chi.

C'est le moment.

J'y vais.

D'abord, ne pas oublier le compagnon de mes insomnies, mon téléphone portable. Il est quelque part près de mon oreiller. Je l'ai. Je me tourne sur mon côté gauche, me redresse sur mon avant-bras et mon genou, mais attention, pas trop, au risque de me cogner au plafond. Il n'y a que soixante centimètres en dessus de ma tête.

Mince, j'ai oublié de prendre le plaid, il ne doit

pas faire chaud en bas. Je sens la fraîcheur en sortant des draps alors que dans la capucine se concentre pourtant la chaleur de nos deux corps. Il est au fond du lit. J'arrive à l'attraper et le jette sur la banquette du salon.

Je reprends mon parcours du combattant. Je passe la jambe droite par-dessus Nicolas. Je suis dans un équilibre instable. Je cherche appui sur le rebord du lit. J'arrive à poser mon genou droit de l'autre côté de mon cher mari tout en me surélevant sur la pointe du pied gauche. Première étape réussie.

Oups, il se met à respirer plus fort. S'il tourne là, maintenant, c'est foutu, il me tacle le genou, je fais une chute de près de deux mètres, j'arrache l'échelle au passage, j'éclate la vaisselle restée sur son égouttoir et je me romps les os sur les meubles situés en contrebas. Je m'immobilise, je ne respire plus.

Il n'a pas l'air de bouger. Ouf !

Il faut que j'accélère le processus. Je passe le bras droit par-dessus lui et m'accroche au rebord du lit, je fais suivre ma jambe gauche, trouve un appui pour le genou. Je n'ai plus qu'à poser le pied droit sur le premier barreau de l'échelle, puis le pied gauche, et me voici en bas en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, et pour le lire.

Tout le monde dort.

Maintenant, je dois encore me faufiler entre l'échelle et la banquette du salon pour rejoindre la

cabine de conduite. Ce n'est pas là que je serai le mieux, mais je m'y trouverai plus isolée des dormeurs pour vaquer à mes occupations. L'espace libre mesure une quinzaine de centimètres. Ça passe mais je me promets encore de faire un régime, demain.

Je m'installe sur le siège passager, emmitouflée dans le plaid, et j'enfile mes chaussettes qui traînaient sur la banquette du salon, récupérées au passage. Il est deux heures.

Que vais-je faire maintenant ? C'est bien beau d'être debout mais comment s'occuper dans l'espace aussi restreint d'un camping-car sans empiéter sur la nuit des autres ?

Je commence par tirer doucement les coins du rideau occultant, collé par des ventouses au pare-brise, pour regarder dehors. La nuit est claire. C'est la pleine lune. Je peux voir quelques étoiles.

Personne aux alentours, pas même ces magnifiques échassiers approchés ce matin qui prenaient tranquillement leur petit-déjeuner en bord de route, un grand héron bleu irisé et une grande aigrette, blanche comme la neige. Je scrute la lisière du parking. Je ne vois pas très bien mais, si l'eau montait, je devrais en voir les reflets grâce à la lumière blafarde de la lune. Lorsque nous nous sommes levés hier, nous avons constaté que la lagune avait légèrement débordé et j'avoue m'être couchée hier soir avec un peu d'appréhension, même si Nicolas avait regardé les

horaires et coefficients de marée pour me rassurer. A priori, aucun risque que l'eau ne monte cette nuit et nous emporte. Aucun panneau n'indique qu'il s'agit d'une zone submersible, je m'inquiète pour rien, comme souvent. Mais je crois savoir d'où vient mon insomnie cette nuit.

Je chausse mes lunettes, laisse tomber le smartphone et démarre la tablette restée à l'avant du véhicule. J'y ai installé avant de partir une application de lecture. Les titres que Nicolas a téléchargés ne me tentent pas. Il va falloir que je prenne le temps d'en choisir quelques-uns à mon tour. Cela attendra demain. Mon esprit vagabonde et repasse sans cesse sur les trois derniers mois, ces trois mois exceptionnels vécus en famille, sans contraintes ou presque... les lieux visités, les paysages traversés, les gens rencontrés, des moments intenses où nous étions simplement là, ensemble. J'ai envie de relire mon carnet de bord, de confronter ce que j'ai pu écrire au quotidien avec mes souvenirs. Je tiens mon journal de voyage dans un magnifique cahier dont la couverture violine à filigrane argenté révèle l'importance, aussi bien de l'objet, que de son contenu. Mes collègues me l'ont offert à la fin d'un dernier repas pris ensemble avant mon départ pour l'Amérique. Comment tomber aussi juste en m'offrant ce cadeau alors qu'ils me connaissaient à peine ? Je n'ai pas tendance à me

dévoiler facilement. Comment savaient-ils donc que j'aimais écrire ? Un coup de chance ? Peut-être. J'ai reçu ce présent avec beaucoup d'émotion ce soir-là. Certains yeux pétillaient autant que les miens. Ce fut un merveilleux moment de partage. Ce cahier, j'y tiens énormément, il a réveillé en moi cette passion enfouie pour l'écriture et j'ai presque eu envie de m'y mettre tout de suite en rentrant chez moi. J'ai caressé son épaisse couverture, je l'ai ouvert, j'ai frôlé ses pages fines, j'ai choisi le stylo qui viendrait en noircir les feuillets, puis je l'ai fermé, ne sachant qu'y écrire, comme si mes mots et mes pensées allaient souiller ce bel ouvrage. Je l'ai ouvert de nouveau et fermé encore. Au bout de quelques jours de voyage, cela est devenu une évidence, il allait recueillir mes notes, ce serait mon carnet de bord, il réunirait des détails très terre à terre comme le nombre de kilomètres parcourus et les dépenses au quotidien, mais aussi des impressions, des sentiments, quelques mots jetés de-ci de-là, pour ne pas oublier. Ma plume ? Un bic noir déjà bien usé. Un stylo sans prétention pour écrire ce qui allait probablement devenir le voyage de ma vie.

J'ai envie de relire mes notes mais le cahier est rangé à l'autre bout du camping-car, près du lit des enfants. Il faudrait encore me glisser dans l'étroit passage de quinze centimètres, m'introduire dans le salon puis m'immiscer dans le couloir entre la salle de bains et la penderie pour enfin arriver au

niveau des étagères, près des lits superposés, et y dérober mon butin, pour ensuite revenir à pas feutrés dans ma cabine. Tout cela sans faire bouger le camion, ni faire de bruit, évidemment. Tant pis. J'abandonne. Je n'ai que mes souvenirs pour me tenir compagnie cette nuit.

Je regarde à nouveau derrière les rideaux, l'eau n'est toujours pas montée. Je reprends ma tablette et démarre une application de traitement de texte. Je commence à écrire. Les mots viennent facilement. Ils s'assemblent naturellement. Les phrases dansent dans mon esprit plus vite que je n'arrive à les taper avec mes deux index. Comme une évidence, le récit de notre voyage prend forme sur papier électronique. Le premier chapitre du livre est né cette nuit-là.

Il est trois heures du matin, samedi 18 novembre 2017.

Acheter le livre tout de suite :

- au [format papier](#)
- au [format numérique](#) (disponible en pdf, epub ou Kindle)

ou poursuivre ma lecture en passant à la page suivante 😊

Faux départs

Non loin de Bordeaux, 4 mois plus tôt...

Nous sommes mi-juillet et rien n'est prêt ! Nous partons dans un mois. Tout reste à faire. L'agitation qui s'est emparée de nous, il y a un peu plus de six mois maintenant, est à son comble. Les *to do* listes valent frénétiquement sur le bureau. C'est la panique ! Il y a trois semaines, j'en ai même oublié le rendez-vous de fin de trimestre avec la maîtresse de Nathan ! Une première et une honte. Je peine encore à m'en remettre.

Nicolas et moi sommes pourtant, tous les deux, des pros de l'organisation. Mais on s'est laissés déborder. En même temps, beaucoup de démarches administratives ne peuvent se faire qu'au dernier moment alors... Ajoutons quelques imprévus et cela devient vite le bazar ! Je n'ose même pas imaginer le capharnaüm que cela aurait été si nous avions dû vendre la maison ! Comment

tout synchroniser ? Impossible ! La conserver nous épargne le déménagement, les changements d'adresse et le casse-tête de la domiciliation pour les démarches administratives qui resteront à faire en France pendant notre année de voyage. Les anges gardiens de notre maison relèveront notre courrier et nous transmettront le plus important par mail. Vive la technologie.

Bref, inutile de faire un récit détaillé de toutes les galères rencontrées sur le plan administratif, et de tous les jurons prononcés, notamment à l'encontre du banquier ou des assureurs. Une fois le téléphone raccroché, bien entendu. La pression monte chaque jour. Les enfants, plutôt préservés de l'effervescence jusqu'à fin juin, sont désormais, eux aussi, surexcités. Ils ont hâte que ces préparatifs prennent fin et qu'ils laissent enfin la place au voyage. La fin du mois de juillet approche à grands pas et, évidemment, nous ne sommes pas partis en vacances cet été. Alors, il est vraiment temps que sonne l'heure du départ ! Sur notre blog privé réservé aux proches, nous publions pour la première fois en date du 22 juillet 2017 :

L'impatience gagne : hâte du départ mais aussi bouillonnement des idées et agacements quotidiens inévitables dans la fièvre des préparatifs.

Alors, où en sommes-nous à un mois du départ (mais à seulement 15 jours de l'embarquement du camping-car) ? Pas bien loin en réalité. Tout est

commencé, rien n'est terminé...

- *Mécanique du camion : entretien OK, pneus à changer, batterie en panne avant-hier, remplacée ;*
- *Moustiquaires et filets de rangements pour l'intérieur à coudre, encore quelques dizaines (centaines ?) de mètres de fil à dérouler et à piquer ;*
- *Moustiquaire extérieure : Nico se débat depuis hier soir pour essayer de l'installer mais il s'est emmêlé dans ses filets ;*
- *Soute du camping-car : comment faire rentrer les besoins d'une année pour 4 dans un coffre de 1 300 litres ? Problème non résolu, appel aux profs de maths SVP.*

Quelques jours plus tard alors que l'essentiel est enfin prêt et le véhicule totalement chargé et équipé, Nicolas décide de faire quelques menus travaux dans le camping-car. Il compte notamment changer le robinet de l'évier de la cuisine. Nous avons tout le matériel depuis quelques jours mais nous nous y mettons la veille du départ pour le port d'Anvers. Assurément, avec la tension qui règne à ce moment-là, et la fatigue accumulée, ce n'est sûrement pas une bonne idée. C'est même certainement une très mauvaise idée. Mais je le laisse faire.

Après avoir passé déjà un temps certain à démonter l'ancien robinet dans la cuisine exigüe,

il se rend compte en voulant installer le nouvel équipement, qu'il ne correspond pas. Il n'a pas commandé la bonne pièce, problème de diamètre, un truc comme ça... Alors là, bon, comment dire ? C'est en général le moment où je choisis de m'esquiver. Je ne peux être d'aucune utilité et mes mots d'aucun réconfort. Mais je ne reste jamais bien loin au cas où il aurait besoin d'une aide quelconque.

Il n'y a donc plus qu'à réinstaller l'ancien robinet en espérant qu'il tiendra pour l'année qui vient. En théorie, la procédure ne doit être qu'une formalité. L'énervement passé, effectivement, c'est rapidement effectué. Mais en vérifiant que cela fonctionne, pas d'eau...

— Ah... pas d'eau ? Mais pourquoi ? Ça marche dans la salle de bains pourtant, dis-je à Nicolas en testant l'autre robinet. Tu t'es trompé dans le montage ?

Nous essayons à plusieurs reprises, vérifions les branchements sous le plan de travail, rien d'anormal... Puis je soulève un nouveau problème :

— Chéri, il n'y a plus de lumière. Regarde ! dis-je en actionnant l'interrupteur à plusieurs reprises.

Clic-clac, clic-clac... mais pas de lumière.

— Et la chaudière ? Allume-la pour voir.

— Euh... elle ne fonctionne pas non plus...

Et dans la salle de bains il n'y a plus d'eau non plus maintenant.

Bon assurément, en plus du problème d'eau, on doit aussi avoir un problème électrique désormais. Heureusement le père de Nicolas est à la fois électricien et camping-cariste, cela aide ! Mais il vit à plus de trois cents kilomètres de chez nous. Comme le départ pour le port d'Anvers doit se faire demain, il est trop tard pour lui demander de venir. Et puis, il faudra bien qu'on apprenne un jour à se débrouiller seuls, comme des grands. Il nous donne toutefois de précieux conseils par téléphone. Nicolas part acheter le matériel qu'il nous manque pour détecter la panne et faire les réparations qui s'imposent. À son retour, nous entreprenons de tester tous les fusibles qui se situent au niveau de la centrale électrique, sous la banquette du salon. Dans ces conditions, il faut enlever la table et ôter tous les coussins du siège pour pouvoir travailler dans nos deux mètres carrés. Alors que le camion était prêt à partir hier, il se retrouve à dix-sept heures ce soir sens dessus dessous. Dans un bazar innommable, nous essayons de réparer pour reconquérir l'eau et l'électricité dans ce qui sera notre maison pour un an, sous peu. Nous trouvons quelques fusibles à changer mais cela ne résout pas tous les problèmes. Nous démontons toutes les parois du camion pour suivre les trajets des câbles électriques, au cas où il y aurait des fusibles ailleurs, mais rien...

La mort dans l'âme, j'annule le repas auquel

nous étions invités ce soir. L'énervement a laissé place à la consternation. Nicolas me dit qu'on ne peut plus partir, qu'on ne pourra pas rester une année sans eau et sans électricité. Mais non ! Il n'en est pas question ! Nous partirons coûte que coûte, je refuse de tout remettre en question, à cause d'un robinet ! Ah ça non, je ne suis pas d'accord. Le camping-car roule, il ira jusqu'au port demain, même s'il n'y a plus d'eau et qu'un appareil sur deux seulement fonctionne. Nous trouverons bien une solution pendant le voyage, il y a plein de camping-cars en Amérique du Nord. Et cela tombe bien, c'est par là-bas que nous commençons le périple.

Sans grand espoir, nous continuons à chercher. Et puis, je pose pour la vingtième fois – ce n'est pas de l'obstination mais bel et bien de la persévérance – ma question ridicule :

— Tu es vraiment sûr d'avoir tout rebranché dans le bon sens ?

Dans un camping-car, un robinet ne fonctionne pas comme à la maison et a besoin d'une arrivée électrique en douze volts. Même si Nicolas est certain de ce qu'il a fait, je permute les fils du contacteur électrique, juste au cas où. De toute façon, nous n'avons plus grand-chose à perdre...

— De l'eau ! de l'eau ! miracle ! m'exclamé-je en esquissant quelques pas de danse dans l'étroit espace restant à ma disposition.

— Non ! Comment tu as fait ?

Par une erreur que jamais nous ne parviendrons à comprendre, le branchement avait été inversé, créant ainsi une série de courts-circuits qui a fait sauter, un à un, presque tous les fusibles de la cellule ! Nous avons de l'eau et les appareils électriques fonctionnent, après avoir vérifié et changé encore quelques fusibles. Nicolas range, revisse les parois, et le camion est à nouveau prêt à partir, avec son vieux robinet dans la cuisine. Il est à peu près vingt et une heures. Nous finissons dans les bras l'un de l'autre, à la fois heureux et complètement abattus. La pression retombe. Clément n'a rien vu de cette journée complètement folle, il était chez un copain. Nathan, lui, a été un véritable petit ange. Il ne nous a pas dérangés et s'est occupé seul toute la journée sans jamais rien réclamer.

Nicolas mange à peine et file se coucher. Demain, une longue journée de route l'attend pour mener notre monture jusqu'à Anvers. De mon côté, je récupère Clément et mange le dessert avec les copains qui comptaient sur nous pour le repas du soir. Je suis contente de passer ce moment avec eux pour terminer ce mardi 1^{er} août.

Enfin, c'est le premier départ. Le camping-car, le cinquième membre de la famille, part pour embarquer en Belgique. Tout se déroule

parfaitement, les formalités se font sans encombre. Cela paraît tellement simple d'expédier son véhicule à l'autre bout du monde après ces dernières semaines et derniers jours si intenses ! En rentrant, Nicolas m'avoue quand même avoir perdu sur l'autoroute le chapeau d'un aérateur qu'il a remplacé en s'arrêtant dans un magasin d'accessoires pour camping-car. Toutefois, il aurait fallu le coller, ce qu'il n'a pas eu le temps de faire. On verra cela plus tard, au Canada.

S'ensuit une quinzaine de jours d'attente, interminable. Nos sacs de voyage sont prêts. Nous n'avons qu'une envie : rejoindre le camping-car de l'autre côté de l'Atlantique. Heureusement cette longue pause est entrecoupée par la visite d'amis et quelques derniers repas avec les proches. Mais, déjà, nous ne sommes plus vraiment là, il faut que l'on parte. C'est un besoin, une nécessité. Sept mois et demi que nous vivons dans cette attente, dans la frénésie de la préparation et, tout d'un coup, tout s'arrête, parce que le camion, lui, est déjà sur la route. Quel veinard !

Le véritable départ a lieu le 22 août 2017. La veille, nous avons laissé les clés de la maison à ces gens que nous connaissions à peine il y a un mois et qui sont en train de devenir des amis. Ils sont entrés dans nos vies, ils s'installent chez nous, ils pénètrent ainsi un peu notre intimité. Ces inconnus vont vivre un peu notre vie, ils vont

prendre soin d'une part de nous, c'est à la fois étrange et rassurant. En tout cas, ils nous permettent de partir l'esprit tranquille, la maison est entre de bonnes mains.

Nous avons passé notre dernière nuit en France chez Martine, ma belle-mère, qui a accepté la lourde charge de nous conduire à l'aéroport. Nous savons combien il lui est difficile de nous laisser tous les quatre ce matin. Ce n'est pas un départ ordinaire, nous ne rentrons pas dans quinze jours ou trois semaines. Cela dit, ce n'est pas une expatriation non plus, ni un voyage sans date de retour. Nous savons que nous rentrerons au plus tard le 14 juillet prochain, la fête nationale étant la date charnière autour de laquelle les billets d'avion voient leur prix passer du simple au double. Nos finances ne nous permettent pas de faire un voyage de plus d'un an et, de toute façon, nous n'avons pas envie de partir plus longtemps. Nous concevons tous les quatre ce voyage comme une parenthèse. Nous ne voulons pas changer de vie en rentrant : notre maison et notre région nous plaisent, nous sommes bien entourés de nos familles et amis que nous souhaitons retrouver, nous avons des activités que nous adorons pratiquer près de chez nous, avec des gens formidables, nos emplois nous conviennent plus ou moins – plutôt plus pour Nicolas, plutôt moins pour moi, mais ce n'est pas ce qui nous a poussés à faire cette digression dans nos vies. Une

parenthèse donc, où nous avons décidé d'adopter un mode de vie nomade. Notre pseudo de voyageurs était ainsi né de ce constat un dimanche après-midi engagé dans de grandes discussions.

Mais ce mardi 22 août 2017, lorsque Martine nous dépose dans le hall de l'aéroport de Bordeaux, ce n'est pas *ParentheseNomade* qu'elle laisse. C'est son fils, sa belle-fille et ses deux petits-fils. C'est dur pour elle, ça l'est un peu pour nous aussi. Mais pas tant que ça... Que d'égoïsme ! Nous avons tellement hâte. Un an, ce n'est rien. Alors que nous habitons à vingt-cinq kilomètres les uns des autres, il est fréquent que nous ne nous voyions pas pendant plusieurs mois. Ce sera un petit peu plus long que d'habitude, c'est tout. Et puis, elle nous rejoindra, c'est sûr ! Martine aime les voyages, mamie globe-trotteuse ne manquera pas cette occasion de venir à notre rencontre quelque part au milieu de notre périple, j'en suis certaine. En tout cas, lorsqu'elle nous embrasse les larmes aux yeux, je l'espère fortement. Ce serait extraordinaire de vivre une partie de l'aventure ensemble. Elle viendra, j'y crois.

Enfin, nous embarquons à l'heure prévue pour notre premier vol à destination de Paris. La correspondance pour Toronto est également à l'heure et la traversée aérienne de l'Atlantique se déroule sans la moindre anicroche. Nous pensons fortement à notre camping-car qui a accompli le

même trajet par la mer, en onze jours, et qui nous attend déjà impatiemment au port de Halifax. Nous arrivons au Canada vers seize heures, il est vingt-deux heures en France, la fatigue commence à se faire sentir. Nous avons encore une correspondance pour prendre notre dernier vol qui nous mènera jusqu'en Nouvelle-Écosse. Longue journée.

À la sortie de l'avion, nous suivons le fléchage pour la correspondance. Au fur et à mesure que nous avançons, la foule de voyageurs se fait de plus en plus dense. L'aéroport est immense. Nous avons deux heures d'escale. C'est largement suffisant. Mais nous avons été prévenus à Bordeaux que nous devrions récupérer nos bagages à Toronto pour assurer nous-mêmes le transfert entre les appareils, bien que nos effets personnels soient enregistrés jusqu'à la destination finale. Au vu de la foule qui s'amasse et des files d'attente qui s'allongent, le délai raisonnable de deux heures entre les vols commence à nous sembler court. Nous rassemblons nos esprits encore embrumés afin de nous remémorer quelques rudiments d'anglais, demander notre chemin et expliquer notre situation de voyageurs pressés dès que nous rencontrons du personnel de l'aéroport. Ils nous dirigent tous dans la même direction, peu importe que nous devons prendre notre troisième vol dans une heure trente maintenant.

Au bout d'un moment qui nous paraît interminable, nous arrivons face à une machine qui scanne nos passeports, nous prend en photo et mémorise nos empreintes digitales contre l'impression d'un reçu. Munis de ce document, que nous pensons être un précieux sésame, nous reprenons notre chemin. La circulation s'est fluidifiée mais c'est pour mieux retomber dans de nouveaux embouteillages quelques mètres plus loin. Nous ne comprenons pas, nous sommes face aux bureaux de la douane, nous pensions y être confrontés seulement à notre arrivée à Halifax. Mais le passage semble obligatoire ici, à Toronto. Nous avons sagement suivi les indications qui nous menaient toutes ici. Pas de doutes, nous sommes au bon endroit. Il faut attendre... encore ! Le flot de voyageurs, canalisé par des barrières amovibles, serpente dans son lit. Une marée humaine est stockée en amont du barrage constitué par des douaniers impassibles dans leurs aquariums. Le niveau monte. La retenue est à la limite du débordement, point de solution pour évacuer le trop-plein. Un membre de l'aéroport perdu au milieu du déluge nous interpelle. Il nous montre notre fameux reçu et nous fait signe que nous pouvons prendre le couloir central, mais nous devons nous faufiler entre les courants majoritaires. Nous brandissons notre document et, telle la mer Rouge devant Moïse, la foule s'écarte pour nous laisser passer. Nous rencontrons alors

une douanière paisiblement assise au cœur de la tempête. Elle vérifie le précieux document, nous pose quelques questions sur notre voyage qu'elle trouve exceptionnel et nous laisse passer sans autre formalité. Les vannes s'ouvrent. Nous nous engouffrons dans le couloir suivant en espérant arriver dans l'espace où nous devons récupérer nos bagages. Il nous reste quarante-cinq minutes environ, cela doit pouvoir suffire. Vu le temps que nous avons perdu dans les files d'attente, nos sacs de voyage doivent nous attendre depuis bien longtemps sur les tapis roulants. Nous croisons à nouveau un douanier sur notre chemin. Il conserve notre reçu.

Nous arrivons enfin dans l'espace consacré aux bagages. Nous y retrouvons une masse informe de voyageurs que la douane a vomie là. Les chariots s'entrechoquent en tentant de se frayer un passage dans cette cohue. Les touristes se pressent devant les tapis roulants, agglutinés le plus près possible de la porte qui crache les bagages, négligemment jetés par le personnel de l'aéroport débordé. Les nôtres doivent tourner en boucle depuis un moment. Peut-être même ont-ils été sortis et font-ils partie de ce fouillis, de ces dizaines, de ces centaines de valises et sacs de voyage entassés à même le sol, balancés les uns sur les autres pour laisser de la place sur les tapis. Au bout de cinq à dix minutes à errer dans ce chaos invraisemblable à l'heure du plan Vigipirate

et de l'opération Sentinelle en France, nous finissons par comprendre que nos bagages ne sont toujours pas descendus de l'avion.

Incompréhension, découragement, résignation.

Cette fois, peu de chances d'avoir notre dernier vol. Dans le tohu-bohu, j'essaie de contacter l'hôtel que nous avons réservé afin de demander si nous pouvons arriver au beau milieu de la nuit plutôt qu'en soirée. Je ne comprends rien à ce qu'on me répond dans le combiné, je répète plusieurs fois ma même phrase en anglais laborieusement préparée, mais je ne saisis toujours pas la réponse. Au ton qu'elle emploie, ma correspondante a l'air profondément navrée. Je finis par lui passer Nicolas qui, avec son niveau zéro en grammaire anglaise, comprend bien mieux que moi, qui suis pourtant capable sur le papier de construire de belles phrases dans cette langue... Parfaitement inutile mon anglais scolaire ici. Je ne comprends rien. Rien de rien ! On m'aurait parachutée en plein milieu de la Chine, ou au cœur du pays massai, cela aurait été pareil, une parfaite étrangère, complètement larguée, à côté de la plaque. Pourvu que cela s'arrange par la suite.

Dans la confusion générale, nous ne lâchons pas les enfants d'une semelle. J'oblige Nathan à me tenir la main en tout temps et, pour une fois, il n'émet aucune objection. L'heure tourne. Comme suspendus au-dessus de cet immense

foutoir, nous prenons le temps de regarder autour de nous. Des gens partout, des familles, des enfants épuisés, des dizaines de bagages abandonnés nous font voyager par la pensée. Ils attendent là leur propriétaire ou leur prochain vol, eux aussi. Ils sont à Toronto en transit, avant de repartir pour Pékin, Tokyo ou Rio de Janeiro, des noms évocateurs, pour un autre voyage. Notre périple n'est même pas encore commencé qu'on se prend déjà à rêver de nouvelles destinations ! Nous avons attrapé le virus du voyage il y a bien longtemps maintenant et ça n'a pas l'air de se guérir, on dirait même que ça empire avec le temps.

Au beau milieu de ce désordre, un Français s'approche de nous et nous fait remarquer qu'il n'a pas eu de tampon sur son passeport en passant la douane. Il veut savoir s'il en est de même pour nous. Effectivement, nous n'avions pas attaché d'importance à ce détail jusque-là. Pas de cachet sur notre passeport non plus. Mais à cet instant, le cerveau est déjà bien assez préoccupé. On a d'autres chats à fouetter, priorité aux bagages et à la correspondance. On verra cela plus tard.

Enfin, le numéro du vol Paris-Toronto s'affiche sur l'écran. Le tapis démarre sa lente progression. Commence à s'ouvrir régulièrement le rideau qui laisse entrer la première valise. Évidemment ce n'est pas la nôtre. Combien de temps encore va-t-il falloir attendre ? Nous avons quatre sacs. Vont-ils arriver entiers ? Seront-ils

tous là ? Non, pas de raison que l'un d'entre eux soit perdu. Soyons optimistes. Un, en voilà un. Ouf ! deux ! trois ! Les sourires reviennent sur nos visages. Clément aide son père à les mettre sur le chariot. Encore un qui se fait attendre. Mentalement, toute la famille l'encourage. Allez ! Allez ! Ah le voilà. Formidable. Pas plus de dix minutes. Exceptionnel ! Il est peut-être possible d'attraper le prochain vol. Nicolas pousse le chariot au chargement plus que hasardeux et nous allons au pas de course vers la zone de transit pour y larguer nos bagages et prendre notre correspondance qui part dans... dix minutes ! L'hôtesse en charge de récupérer nos ballots prend son temps. Regarde son ordinateur. Nous trépigions. Elle nous demande à quelle heure part notre avion. Avec un sourire très avenant, elle nous dit simplement :

— *It's too late.*

Mais comment ça, trop tard ? Nos bagages sont enregistrés jusqu'au bout. Lorsque c'est comme cela, les passagers sont appelés. Pourquoi ne peut-on pas prendre ce vol ? Il n'est pas parti ! Elle ne veut rien savoir et nous répond sur un ton égal et tout aussi aimable, mais que nous trouvons bien entendu détestable à ce moment précis, que nous devons reprendre un billet avec une autre compagnie aérienne car c'était le dernier vol de la journée pour Halifax avec la compagnie WestJet ! Elle nous conseille d'autres correspondances par

Air Canada. Bref, nous voilà obligés de récupérer nos bagages et de sortir de la zone internationale pour nous retrouver dans le hall de l'aéroport de Toronto.

La lumière du jour qui passe à travers les baies vitrées de l'aéroport nous aveugle. Il n'est que dix-huit heures ici mais minuit en France. Mon cerveau est en train d'échafauder dix mille plans. Il faut trouver Air Canada. Comment se repérer dans cet immense aéroport international ? Combien cela va nous coûter de reprendre un vol ? Mince alors ! c'est bien notre veine ! Le budget est serré, on n'a pas un sou de plus à dépenser et il faut déjà commencer par casser la tirelire, juste pour arriver à bon port. On sort de l'aéroport ? Je prends un hôtel à Toronto et on verra demain ? Donc j'annule l'autre à Halifax pour faire des économies. Ah mais non je ne peux plus, délai dépassé pour l'annulation gratuite. On a déjà perdu la réservation de la voiture de location. Là aussi, on va payer un jour pour rien. Les enfants, vous avez faim peut-être ? Non, personne n'a faim. Nous demandons notre chemin. Air Canada est dans un autre terminal d'aéroport, il faut prendre un train pour y aller. Si c'était le foutoir dans la zone internationale, ici c'est un bordel monstrueux, jamais vu ça, nulle part, même pas dans des pays dits en développement, où on descend sur le tarmac et où on achète le visa de la

main à la main en entrant dans le minuscule hall d'accueil des voyageurs. Du monde partout. Et les bagages ! Des bagages abandonnés dans tous les sens. Les services de déminage français ne sauraient plus où donner de la tête, ils auraient établi un périmètre de sécurité de dix kilomètres et auraient fait péter tout l'aéroport ! Incroyable ! Au Canada ! Un des pays les plus riches et développés au monde ! C'est bien ici que commence le voyage. Il paraît que les galères rendent plus fort mais ce n'est pas vraiment à cela que nous pensons là, maintenant, tout de suite.

Pendant que nous cherchons un moyen d'acheter un nouveau billet d'avion, les écrans omniprésents nous apprennent que notre vol est retardé et que nous avons donc largement le temps de le prendre. Peut-être nous attend-il d'ailleurs. Mais comme il est impossible de trouver du personnel qui nous montrerait le chemin, nous sommes condamnés à trouver une autre solution alors que l'appareil de la compagnie Westjet est encore cloué au sol. D'ailleurs le personnel, où est-il ? Il n'y en a pas, presque pas. Ici les machines ont remplacé les êtres humains. Dès que nous avons la chance de croiser un employé d'aéroport, nous lui exposons notre cas et inmanquablement, nous avons autant de réponses différentes que d'interlocuteurs. Au bout d'un moment, nous décidons de n'écouter que nous. De toute façon, nous ne pourrions pas embarquer sur le vol prévu

bien qu'il soit encore retardé. Nous décidons donc de ne pas prendre le train pour nous rendre au terminal d'Air Canada, d'autant plus que l'affichage mentionne d'autres départs dans la soirée pour Halifax avec la compagnie Westjet. L'hôtesse qui a refusé de prendre nos bagages tout à l'heure nous a vraiment raconté n'importe quoi ! Nous trouvons enfin le guichet de notre compagnie aérienne mais l'employée, après nous avoir écoutés et fait attendre pendant plus de vingt minutes, finit par dire qu'elle ne peut rien pour nous car notre billet a été émis par Air France. Certes, c'est la même entreprise mais débrouillez-vous avec eux, ils ont un comptoir plus loin.

— *I'm so sorry about that*, nous dit-elle.

Cette fois-ci, j'ai bien compris.

Donc direction Air France. Comme partout ailleurs, pas d'employé. Évidemment. Nous attendons. Trente minutes passent, personne. Quarante-cinq minutes. Rien. J'appelle l'assistance Visa Premier sans grand espoir. Nous avons raté notre correspondance ; cependant ce n'est pas en raison d'un retard d'avion, mais de l'incompétence des services de l'aéroport. Cela m'étonnerait que cela soit pris en charge. Effectivement, le service ne peut rien pour moi. Je suis désemparée. Je regarde Nicolas, désespérée. J'ai envie de pleurer mais je ne peux pas. Les enfants... Que diraient les enfants ? Ils n'ont pas demandé à être dans cette galère. Ils comptent sur

nous pour nous sortir du pétrin. Mais que fait-on là ? Pourquoi ? Pourquoi cela nous arrive ici ? Pour ce voyage qui sort de l'ordinaire ? Nous avons pris l'avion souvent et jamais, jamais, cela ne s'est passé aussi mal. Pourquoi aujourd'hui alors ? A-t-on eu tort d'entreprendre cette aventure ?

Je décide d'aller à l'accueil de l'aéroport dans l'espoir d'avoir un contact pour la compagnie Air France. En plein aéroport international, où des appareils aux couleurs de notre cher pays ne cessent de décoller et d'atterrir, on me donne un numéro de téléphone ! C'est grotesque. Je reviens auprès de ma famille et tente un dernier coup de fil. C'est ma dernière cartouche. Je finis par obtenir un agent de la compagnie après plusieurs tentatives :

— Aucuns soucis, me dit-il, il y a un vol à 21 h 30. Je vous réserve quatre places.

— Merci ! oh merci monsieur ! Vous me sauvez la vie. Et il y a un surcoût tarifaire ?

— Non, pas du tout. Bon voyage madame.

J'aurais embrassé l'agent d'Air France si j'avais pu ! La prochaine fois, je saurai tout de suite ce que j'aurai à faire : appeler la compagnie aérienne directement.

Je commence à me détendre. Nous nous dirigeons, pour la seconde fois, au comptoir WestJet qui finit, après une vingtaine de minutes encore, par enregistrer de nouveau nos bagages. Il

nous faut attendre encore pour passer les contrôles et l'heure tourne, tourne, et la file d'attente est longue, longue. Au final, nous sommes dans la salle d'embarquement avec peu d'avance mais tout va bien, l'avion n'est pas encore parti. À l'heure prévue non plus d'ailleurs, il est retardé, lui aussi. Il est vingt-deux heures trente ici, quatre heures trente du matin en France. Nathan s'endort sur mes genoux et Clément sur la moquette répugnante de l'aéroport. Nathan finit par l'y rejoindre.

Enfin nous embarquons, il est minuit et demi. Le vol est plein, nous avons eu les quatre dernières places. Quelle chance ! Tout le monde arrive à dormir, sauf moi. La tension retombe et, la fatigue aidant, je rends tout ce qu'il reste de mes repas de la veille dans le sac prévu à cet effet. Cela m'occupe toute la durée du vol, fort agité par ailleurs. Le temps est orageux cette nuit.

Arrivés à Halifax, les bagages se présentent très vite. Évidemment à cette heure-là, trois heures du matin, il n'y a pas beaucoup d'avions à décharger. Et pas de bureau des douanes, donc pas de tampon sur le passeport. La question de ce voyageur français à Toronto prend alors tout son sens. Sommes-nous en situation régulière ? Avons-nous oublié de passer à un guichet quelconque ? Difficile d'y croire mais c'est étonnant tout de même de ne pas avoir de preuve d'entrée sur le territoire canadien. Trop de

questions pour aujourd'hui. Nous prenons un taxi. Le veilleur de nuit nous attend à l'hôtel. Nous prenons possession de notre chambre et sombrons dans le sommeil.

Au réveil, tout le monde a retrouvé sourire et motivation. Aujourd'hui il faut s'organiser, louer une voiture, faire quelques courses et préparer le planning pour demain, qui promet d'être une journée très chargée. Nous devons reprendre possession du camping-car au port.

Nous sortons. Le premier supermarché où nous nous ravitaillons nous semble cher mais on y trouve du pain. Et chez nous, le pain, c'est sacré. Clément et moi ne pouvons vivre sans notre dose quotidienne de gluten ! Nathan est un peu moins dépendant mais il a besoin de retrouver des éléments connus, qui viennent de la maison. Et pour notre premier repas outre-Atlantique, nous mangeons une pizza, plus industrielle que napolitaine, mais ce n'est pas grave. Nous n'avons pas entrepris le voyage en Amérique du Nord pour la gastronomie locale, nous savons à quoi nous attendre.

Il nous faut parcourir ensuite une longue distance à pied dans les faubourgs sans charme de Halifax avant de trouver notre loueur de voitures. Nous sommes en Amérique du Nord. Ici le véhicule particulier est roi, le piéton inexistant. Les pick-up ont la cote. Leur moteur essence 5,7

litres est la norme. La consommation de carburant ? La pollution ? Des questions qui n'ont pas l'air de préoccuper la population. La ville s'étale sur des kilomètres où se superposent des zones commerciales, toutes plus grandes les unes que les autres. Des supermarchés gigantesques entourés de parkings démesurés se font face. Visiblement la fée consommation est passée par là. À moins que ce ne soit une sorcière... La journée est pluvieuse et les températures très fraîches. Nous sommes vite épuisés et rentrons à l'hôtel assez rapidement sans nous attarder en ces lieux d'abrutissement de l'esprit. Nous ne visiterons pas Halifax aujourd'hui. Il paraît que le vieux centre est joli. Ce ne sera pas pour demain non plus car le camping-car nous attend. Nous verrons à la fin du parcours ; notre itinéraire en boucle nous ramènera forcément dans le secteur.

Ça y est. Aujourd'hui c'est le grand jour. Nous retrouvons notre *petit* dernier qui se languit de nous quelque part sur un quai. L'exaltation est à son comble. Mais avant de pouvoir, enfin, monter à son bord, il y a pas mal de paperasse à faire. Nous nous sommes réveillés tôt, trop tôt pour des démarches de ce type, les bureaux n'ouvrent pas avant neuf heures. Tant pis, nous y allons quand même. Peut-être va-t-il y avoir des embouteillages sur les autoroutes, mieux vaut donc ne pas partir trop tard.

En réalité, les kilomètres sont vite parcourus. Nous nous rendons d'abord chez le transitaire. Les employés sont en train de prendre leur service. Nous sommes reçus presque sur-le-champ. Cinq minutes plus tard et 150 dollars canadiens en moins, nous avons les documents nécessaires pour nous rendre au bureau des douanes chargé de l'importation des véhicules.

Au volant de mon magnifique SUV de location tout neuf – il faut préciser que je n'ai jamais eu de voiture aussi belle car, dans notre souci de toujours économiser pour partir en voyage, nous n'achetons que des petites voitures, toujours d'occasion – au volant de mon SUV, donc, j'aborde une barrière de péage. Pas de possibilité de payer par carte bleue, c'est dément. Soit abonnement, soit espèces, et à condition d'avoir l'appoint... Bien entendu, nous n'avons ni l'un ni l'autre. Sur la vingtaine de barrières de péage, celle tout à droite permet de régler en liquide pour les personnes non prévoyantes qui, comme nous, n'auraient pas sur eux le compte juste. Pour payer 1 \$CA, nous n'avons qu'un billet de 5 \$CA que je tends au guichetier. Il me rend la monnaie, la barrière se lève, je file en tendant les pièces à Nicolas.

— Attends ! attends ! me crie-t-il.

Dans le rétroviseur, j'aperçois le préposé faire de grands gestes. Mais moi je suis déjà lancée. J'ai appuyé sur le champignon, ce n'est pas tous les

jours que j'ai entre les mains un moteur V8, quatre cent vingt chevaux. Nicolas recompte la monnaie, et il a en main 5 \$CA. C'est cocasse ! En fait l'employé du péage n'est à son poste que pour faire la monnaie et non, rendre la monnaie. En même temps, vu mon niveau d'anglais, pas étonnant que j'aie compris de travers. J'ai donc troqué mon billet de 5 \$CA contre une pièce de 2 \$CA et trois pièces de 1 \$CA. J'aurais dû jeter une pièce de 1 \$CA dans le panier prévu à cet effet mais comme la barrière était levée, cela ne m'est absolument pas venu à l'esprit ! Bon, nous voilà donc délinquants dès les premiers jours. Je poursuis ma route. Pas de sirènes ou de gyrophares derrière moi. Peut-être aurais-je une amende que la société de location me débitera directement sur ma carte bancaire laissée en caution... On verra bien.

Nous parvenons au bureau des douanes chargé de l'importation des véhicules. Nous sommes seuls, cela change de l'aéroport de Toronto ! L'interrogatoire en anglais se déroule bien et nous obtenons l'autorisation de faire rentrer notre véhicule pour un an sur le territoire. Nous en profitons pour demander à la douanière si bienveillante de vérifier si nous sommes en règle avec les services de l'immigration malgré l'absence de cachet sur nos passeports. Elle scanne un à un nos documents d'identité et verdict : aucun problème. La machine que nous

avons rencontrée dans les couloirs de l'aéroport était en réalité un robot douanier. Tout est électronique. Fini le temps où on pouvait collectionner les tampons sur les pages de cette pièce d'identité du voyageur en guise de souvenir. Dommage. C'est tout un imaginaire qui s'effondre. Enfin, quoi qu'il en soit, nous voilà doublement soulagés. Il n'y a plus qu'à se rendre au port.

Nous trépignons d'impatience. Pendant la route, j'espère secrètement que le camping-car soit en bonne santé. Il y a souvent des vols sur les cargos. Certains véhicules sont fracturés, arrivent avec une baie vitrée cassée, ont été cambriolés. La compagnie allemande avec laquelle nous avons réservé le transport maritime nous conseillait d'ajouter une cloison de séparation entre la cabine de conduite et la cellule afin d'éviter les intrusions dans l'espace de vie. Nous ne l'avons pas fait, nous avons choisi de faire confiance. Bien sûr, nous n'avons rien entreposé qui pouvait avoir de la valeur. Cela nous embêterait bien de ne pas retrouver nos oreillers, nos couvertures, les jeux de cartes ou la vaisselle en plastique, mais nous avons pensé que cela n'intéresserait pas beaucoup de voleurs. Nous avons préféré ne rien camoufler pour ne pas attirer les soupçons.

Je dépose Nicolas à l'entrée du port. Les enfants et moi attendons dans la super voiture de location. Cela risque de durer un moment. Je les

laisse s'amuser avec tous les boutons qu'il y a dans la voiture : vitres électriques, toit ouvrant, tablettes amovibles. Ils ne savent plus où donner de la tête. Eux non plus, évidemment, n'ont jamais circulé dans une voiture avec autant d'options. Au bout d'une dizaine de minutes, ils commencent à se chamailler. Cela aurait été trop beau que l'union sacrée dure encore quelques jours. Ils ont été presque parfaits ces dernières soixante-douze heures, très patients et compréhensifs. Chassez le naturel et il revient au galop ! Je les sépare et tente de ne pas m'énerver de mon côté. Mais ils persistent tous les deux et je finis par éclater :

— Bon, ça suffit maintenant Clément ! Arrête de chercher ton frère ! hurlé-je à bout de nerfs. Tu ne fais jamais d'efforts !

— Si je fais des efforts ! Justement ! Tu ne te rends compte de rien ! riposte-t-il en sanglots. Moi aussi je suis fatigué et Nathan n'arrête pas de m'embêter mais tu vois rien !

À vrai dire, il a raison, il a été très attentif à tout le monde depuis le début du voyage. Je m'en veux terriblement, j'aurais dû me maîtriser, et ne pas crier. J'ai tout gâché. Les émotions sont fortes depuis quelque temps. Nous sommes tous à fleur de peau, et nous passons souvent du rire aux larmes pour un rien.

Oh ! voilà déjà Nicolas avec le camion rutilant ! À peine une demi-heure que nous l'avons quitté. Vraiment, que c'est simple de faire traverser

l'océan à son véhicule ! Pas un brin de poussière, pas une égratignure, pas de visite malveillante à déplorer. Nous avons du mal à y croire. Pourtant il est bien là, devant nous. Et nous sommes de l'autre côté de l'Atlantique... Incroyable ! Le voyage va enfin pouvoir commencer.

Allez ! C'est parti ! Je ramène la voiture de location sans regrets pour monter à bord de notre camion. Nous trouvons facilement l'adresse repérée au préalable pour acheter une bouteille de gaz ainsi qu'un adaptateur qui permettra de faire le branchement sur nos installations européennes. Nous faisons remplir la bouteille de propane. Tout fonctionne, ou presque... Le réfrigérateur a du mal à démarrer. Bon, on avance, il faut faire des courses pour le remplir justement. Ah... il s'est arrêté pendant qu'on roulait, bizarre. Je le rallume. Nous allons au supermarché et revenons avec un caddie plein. Le frigo ne fonctionne pas à notre retour. C'est dommage, nos sacs de courses sont pleins de produits frais. En plus, je trouve que cela sent le gaz.

— Nico, le raccord gaz que tu as acheté ce matin ne doit pas convenir. Je suis sûre que la jonction n'est pas hermétique. Tu peux peut-être resserrer tout ça ?

— Tu es sûre ? Je ne sens rien.

— Oui, j'en suis sûre, ça sent le gaz.

— Bon, bon, O.K., je vais le faire, mais il faut

que je vide la soute pour attraper la clé qui va bien.

Bon gré mal gré, Nicolas s'exécute.

Le réfrigérateur poursuit sa grève. Pas possible que cela vienne de la carte électronique, nous avons dû la changer à Turin l'année dernière. Il n'y a pas de raison, ça va marcher. Il va redémarrer tout seul, j'ai la foi. Nous achetons une poche de glace pour y maintenir un semblant de fraîcheur et, enfin, nous prenons la route en direction de notre première étape.

Peggys Cove est un petit port de pêche de l'Atlantique. Quelques boutiques de souvenirs et restaurants ont investi d'anciennes maisons de pêcheurs. Des casiers à homards jonchent encore le sol devant de jolis chalets colorés. Des chalutiers sont à quai. Le temps semble ne pas avoir de prise ici, la vie est tranquille, l'ambiance sereine. Sur les rochers face à l'océan déchaîné, le phare blanc et rouge guide toujours les marins. Ses feux aiguillent aujourd'hui comme hier le navigateur sur son chemin, formulent la promesse d'un voyage lointain, soutiennent l'ivresse d'un saut dans l'inconnu. Les embruns déposent du sel sur nos lèvres. Ça sent l'iode. L'air est frais, vivifiant.

Notre regard scrute l'horizon. De l'autre côté de l'océan, là-bas, la maison. Nous lui tournons le dos et rejoignons le camping-car. Le réfrigérateur a fini par démarrer tout seul, mystère...

La première nuit à bord est calme. Avec l'aurore vient l'assurance du début d'une grande aventure. Nicolas tourne la clé de contact.

Maintenant, c'est le vrai départ

L'extrait gratuit de *Parenthèse nomade : 1 an de voyage en famille* se termine ici. J'espère que cette lecture vous a plu.

Si vous souhaitez connaître la suite du périple :

→ acheter :

- au [format papier](#)
- au [format numérique](#) (disponible en pdf, epub ou Kindle)